



MARC AGRON

A LA RENCONTRE DE MARC AGRON

A la question, « *A quel personnage littéraire vous identifiez-vous ?* », Marc Agron répond : « A plusieurs, sans doute. A Darley dans le *Quatuor d'Alexandrie* pour le regard implacable sur le monde qui l'entoure et sur lui-même. Il y a dans mes livres au moins un personnage qui est « moi » mais qui ne me ressemble pas forcément ni physiquement, ni culturellement...mais il dira ce que je pense sur un sujet ou un autre.

Je m'identifie aussi aux *Fainéants et orgueilleux* d'Albert Cosseray, dans leur désir naïf d'observer les injustes, les hommes de pouvoir, et de s'en moquer à travers leur humour, leur seule arme, et de combattre les privilèges que certains s'octroient de manière criminelle. »

Marc Agron naît à Zagreb en 1963. Arrivé en Suisse à 19 ans, il entreprend des études de lettres modernes à l'Université de Neuchâtel, puis poursuit avec une formation de libraire, spécialiste en livres anciens. En 1996, lui et sa femme fondent à Lausanne la *Librairie Univers*. Parallèlement à cette activité, il met un pied dans le théâtre aux côtés d'Agatha Kristof, au sein de la compagnie *Tumulte*, puis à la *Tarentule* de St-Aubin.

Aujourd'hui, trois passions au moins partagent sa vie : l'art, l'écriture, les livres anciens.

Il publie régulièrement des catalogues de livres anciens et précieux, écrit lui-même dans diverses revues littéraires, organise des expositions d'art contemporain et est l'auteur de : *Variation poétique pour « Pays de Vaud » de C. F. Ramuz*, publié en 1995 aux Editions Marguerat, épuisé ; *Mémoire des cellules*, roman publié à L'Age d'Homme en 2017 ; *Carrousel du vent*, roman publié à L'Age d'Homme en 2018 ; *Rêver d'Alma*, roman publié à L'Age d'Homme en 2020.

Mémoire des cellules (2017)

« Un portefeuille tomba par terre. Elle le ramassa, distraitement. A la place des billets, quelques photographies de Maximilien jeune, de sa maman... D'elle ! Elle blêmit. Comment était-ce possible ? »

Maximilien est critique d'art. Il est envoyé par une revue spécialisée pour un reportage à la Biennale de Venise.

« Le pavillon représentant l'œuvre de R. à la Biennale retenait entre ses murs 200 000 litres d'eau. Un bassin vert pâle, style, piscine olympique d'eau stagnante nauséabonde, accueillait les visiteurs pantois,

Canal exutoire ? Déluge après le déluge ? Non, l'évocation de la couleur de l'Europe centrale en migration (le Danube ?), disait la notice traduite inutilement en trois langues. De quoi susciter de l'intérêt, mais surtout des questions. »

Maximilien s'interroge alors sur l'artiste : *« A son retour, il se mit à cueillir des renseignements sur R. Son nom de famille lui rappelait vaguement une fondation d'art dans la belle ville endormie de Lucerne. Il savait qu'un bon, un très bon prétexte seul lui permettrait de la rencontrer. L'idéal serait dans son atelier. Lui présenter la chose comme un projet d'article pour une revue d'art spécialisée, du genre « Connaissances des Arts, et pourquoi ne pas lui dire que sa thèse de doctorat, commencée il y a cinq ans, serait axée sur la comparaison, le parallèle entre son travail d'artiste et l'espace public accueillant ses créations abyssales. »*

Décidé à la rencontrer lors d'une l'exposition organisée dans la ville voisine, il se retrouve après le vernissage, chez R.

« Arrivé dans la maison de R., Maximilien crut à une erreur. L'appartement était bien rangé, aux murs, des gravures de Vallotton, La paresse, et Le Bain, celles que l'on ne trouve jamais dans les galeries. Des eaux-fortes de Piranèse, les prisons, et les quartiers de Trastevere, celles qu'il préférerait de ce graveur mythique. »

Et c'est la rencontre ! Avec l'artiste et la femme qu'elle cache.

« Comment cette femme arrogante, vindicative, mondaine, artiste capable des pires atrocités dans le domaine de l'art contemporain pouvait être aussi cet être fragile et raffiné ? Avant la moindre question, Maximilien pensa au versant masqué de tout existence, ce territoire étroit, subtil, où ne peuvent vivre que les êtres ayant une double vie. Il fut saisi d'un trac épouvantable. »

Maximilien va découvrir ainsi l'univers de R. et dans l'album qu'elle feuillette, son secret : *« Sur les photographies, au milieu d'une église, un cercueil blanc pour souligner l'immaculée nature de son état, si petit qu'on aurait pu le confondre avec un meuble bas dans une petite chambre d'enfant. L'album se composait de vingt pages, les images collées dans les coins étaient recouvertes de papier pergamine.*

R. les tournait lentement. Elle se souvenait de ce petit être parti trop tôt, emporté par l'injure du temps. »

Secret dont il n'est pas du tout exclu...

Carrousel du vent (2018)

« Bien incapable de monter une intrigue, j'aime fouetter la mémoire et me nourrir de tout ce que je vis. Ce sont littéralement des faits divers qui peuvent devenir de la littérature par l'utilisation de la fiction » (Marc Agron)

Maks est libraire, spécialiste en livres anciens, à l'enseigne de Cosmos, dans une ville suisse de l'Arc lémanique. Originaire de l'ex-Yougoslavie, il a quitté son pays peu après la mort du Maréchal Tito, qui a suivi celle de Luka, son père.

Mélancolique, il se voit envahir par les souvenirs. L'inspiration ne le lâche plus et jusqu'à la toute fin du roman.

« Elle hantait ses pensées depuis des années. Il la guettait à tous les coins de rue, dans les trains, aux vernissages, aux concerts, aux messes, aux enterrements... Elle jouait la fille de l'air depuis tant d'années, se manifestait quand il ne l'attendait plus, derrière les vitres embuées d'un restaurant rempli à craquer, où il entrait pour ne pas la retrouver. Elle lui échappait à chaque fois que son visage lui apparaissait, couvert d'un voile silencieux, transformant sa figure en statue. »

Monté sur le « carrousel du vent », il se souvient.

Son histoire s'écrit, une « *histoire sans queue ni tête, gribouillée, mâchouillée, décatie, fleurie, déshabillée* », qui scrute le temps de la vie.

« Chacun reçoit un fragment de vie, un lopin de terre afin de creuser un sillon, un champ à labourer, un arbre à tailler. Ce sont là sans doute les mots que le père aurait dits à son fils devenu adulte...

Se souvenir, c'est accepter de ne pas mourir seul. Il ne lui reste plus qu'à ramasser les miettes et à faire d'elles un pain perdu. L'on pense à tort que les mots se volatilisent et que seuls les écrits restent. Non, c'est l'écrit que l'on peut effacer, détruire, brûler. Pas les paroles ni la mémoire, fût-elle défaillante. »

Il évoque l'art et l'écriture pour dire la vie.

« Il était à la recherche de la phrase juste, d'une couleur adéquate, d'une sonorité agréable à l'ouïe, et voilà qu'il lui faut fermer le cahier, arrêter de déchiffrer les palimpsestes du parchemin.

Il se rappelle le peintre Music à qui il avait demandé chez le grand galeriste Ditesheim pourquoi il ne finissait jamais ses toiles. Pourquoi laissait-il la jute brute, sans la moindre trace de peinture à certains endroits alors que le tableau était achevé et encadré ? Le maître lui avait répondu qu'aucune œuvre n'est terminée tant qu'il y a la vie. »

« Donnant libre cours à sa plume, il confond les époques, il écrit au présent, qui à peine transcrit devient le passé, parcourant les pays et les langues. Il avance dans le labyrinthe de sa jeunesse, se retrouve piégé entre les spirales d'un coquillage, d'une phrase, d'une syllabe, pour accéder au cœur de son être, et réaliser qu'il ne s'agissait que d'une étape de sa mutation et qu'il lui faudra persévérer, traverser des vides et des pleins, tomber. Se délester à chaque fois d'une enveloppe, d'une deuxième peau, tantôt l'ours, tantôt l'agneau, rarement lui-même. Parfois, le fil est coupé, il devient une tache noire, un sentiment sans ombre, une absence, une chute, le vide absolu. Il reprend ses vieux écrits, les trouve mièvres, mais l'histoire est là. »

Un père capitaliste *« un homme délicieux, un intellectuel »*, une mère intrinsèquement *« juive »* mais profondément catholique, les prédictions d'Angelica, la mort du père, le voyage, très long, pour se rendre aux funérailles, et aussi les clients, les flâneurs qui poussent la porte du « Cosmos » et dont les petites anecdotes du quotidien, les histoires viennent ricocher avec la sienne.

Rêver d'Alma (2020)

Maximilien a été d'abord critique d'art. Métier passionnant mais qui ne lui permet que de vivoter. Alma sa compagne, s'ennuie. Leur relation s'étiole.

« Elle ne me regardait plus, ou rarement. Elle parlait en fixant le plafond, traçait des lettres avec ses doigts dans le vide. Et toujours ses cheveux tortillés dans tous les sens par ses doigts remuants. La gratitude était désertée par l'amour. Elle pleurait en souriant. La chambre que je trouvais si belle lors des jours heureux m'apparaissait désormais lugubre...

Un jour, elle m'apprit qu'elle ne sentait plus son pouls vibrer sous la peau. Ses veines se dilataient, l'amertume lui provoquait des ulcères, la nuit même sa vie la quittait, se perdait dans un labyrinthe ténébreux, pour revenir au petit matin. »

Sur l'insistance d'Alma sa compagne, il devient donc garagiste : *« Les coiffeurs et les garagistes de banlieue gagnent plus d'argent en un seul jour que nous durant tout un mois. Certes, l'un sent le parfum, l'autre pue l'essence, mais une fois lavés ils peuvent savourer la vie sans se priver. »*

Mais, Maximilien est insatisfait. Alma est insatisfaite. Tous deux sont désormais perdus dans cette vie. Alma quitte Maximilien. Maximilien vend le garage.

« Je me suis rappelé avoir lu quelque part que l'amour est un tyran qui ne souffre aucun compagnon ; il appelle la solitude, il faut que toutes les flammes ne brûlent que pour lui. J'aurais voulu avoir la résignation du poète face à la disgrâce, trouver une formule, une parade qui bouleverserait Alma au point de provoquer en elle des remords. Il n'en fut rien. Je choisis le silence. Elle avait raison, je ne pouvais

admettre mon aliénation. Cette turbulence dans le vide me fit oublier que j'étais naguère fier comme un stoïcien, sûr de moi, inventif et drôle. Le corps évolue, malgré l'ambition étouffée, les gloires avortées, les passions brisées. L'âme remplie de tintamarre, dans lequel grognent souvent les souffles d'un cyclone, nous avons sombré. Je ne voulais pas de cela. »

« Elle quitta la maison sans emporter le moindre lainage sur ses épaules, comme si elle se rendait chez un voisin, en vitesse, pour emprunter une ampoule ou un peu de sucre glace pour un gâteau d'anniversaire. Elle était restée muette. Il n'y avait pas eu de scène d'adieu, celle qu'on aime quand les couples se déchirent, quand soudain les regrets et images d'une vie autrefois meilleure se mettent à défiler, jetés à la figure de l'autre avec l'intention de blesser. »

Aujourd'hui, Alma a quitté Maximilien, il n'est plus rien. Il installe donc sa Chevrolet, modèle Impala, dans son salon, s'endort sur la banquette arrière et se met à « Rêver d'Alma » :

« C'est dans cette voiture, alors que nous regardions un film, mêlés à une dizaine d'autres, que j'ai embrassé Alma pour la première fois. C'était dans les Plaines-du-Loup, terrain légèrement incliné au fond duquel un paysan avait eu la bonne idée d'organiser un Open Air Cinéma. J'avais loué pour l'occasion cette Chevrolet, elle avait déjà deux cent mille kilomètres au compteur, pneus usés, la boîte à vitesse out. »

Il écrit aussi : *« Donnant libre cours à ma plume, décidé à laisser une trace, je saisis le présent qui à pleine transcrire devient passé. Une page se tourne et le livre se referme. Tel un funambule, je cherche l'équilibre sur une corde tendue, prêt à se rompre à tout instant. Se libérer du piège des spirales d'un coquillage, voilà mon ambition secrète...*

Le rêve revient toujours. Les jours se suivent, la lumière baisse, véhiculant son lot d'illusions que je m'efforce de poser sur les carnets que vous me réclamez continuellement. Ils deviennent alors réalité, et l'on pourra dir « j'ai déjà entendu ça quelque part ! » »

Et pour interrompre le songe, seule la visite de psychologues.

GENEVIEVE ERARD